

I

Si, depuis Auschwitz, l'impératif catégorique est devenu celui que, à la manière de Kant, mais en lui faisant perdre sa généralité abstraite et idéale, Adorno a formulé : « penser et agir en sorte qu'Auschwitz ne se répète pas, que rien de semblable n'arrive¹ » ; si avec Auschwitz un absolu a été atteint face auquel se jugent les autres droits et les autres devoirs² ; si Auschwitz n'est ni un concept ni un pur mot mais un nom hors nomination (ou dans le langage de Lyotard³ un nom qui désigne ce qui n'a pas de nom dans la spéculation, le nom de l'anonyme, le nom de ce qui reste sans résultat et sans bénéfice pour le spéculatif) s'impose à moi, intellectuelle juive qui ai survécu à l'holocauste, de rendre hommage à Blanchot pour ces fragments sur Auschwitz épars dans ses textes, écriture de cendres, écriture du désastre qui évite le piège d'une complicité avec le savoir spéculatif,

avec ce qui en lui relève du pouvoir, et est donc complice des tortionnaires d'Auschwitz.

Textes qui nous apprennent (sans que cela fasse l'objet d'un enseignement) à nous souvenir de ce qui désormais doit faire le fond de notre mémoire, à tous, jeunes ou vieux, juifs ou non-juifs, si cette cassure insensée de l'espèce humaine en deux peut, après Auschwitz, encore faire sens. Cassure voulue par les antisémites et les nazis pour qui le juif signifie la répulsion, l'Autre dans toute son horreur⁴, l'homme abject qui doit être maintenu à distance, expulsé, exilé, exterminé. Ce que les nazis n'ont pu supporter, ce qu'ils ont voulu soumettre à la toute-puissance de la mort, c'est ce dont nulle forme de puissance ne peut venir à bout, parce qu'elle ne la rencontre pas, elle qui ne se mesure pas en termes de pouvoir : la distance infinie qui ne cesse de réaffirmer le rapport avec l'infini, ce dont le juif, selon Blanchot⁵ (même s'il n'est pas que cela), serait la figure emblématique, lui qui a su toujours préserver dans son histoire, l'exigence de l'étrangeté, de l'exil, du dehors.

II

Depuis Auschwitz, tous les hommes, juifs (et), non-juifs meurent autrement : ne meurent pas vraiment, survivent à la mort, parce que ce qui a eu lieu – là-bas – sans avoir lieu, la mort à Auschwitz, a été pire que la mort⁶ : « L'humanité a eu à mourir dans son ensemble par l'épreuve qu'elle a subie en quelques-uns (ceux qui incarnent la vie même, presque la totalité d'un peuple promis à une présence perpétuelle). Cette mort dure encore. D'où l'obligation de ne jamais plus mourir seulement une fois, sans que la répétition puisse nous rendre habituelle la fin toujours capitale⁷. »

Parce qu'il était juif, mon père est mort à Auschwitz : comment ne pas le dire ? Et comment le dire ? Comment parler de ce devant quoi cesse toute possibilité de parler ? De cet événement, mon absolu, qui communique avec l'absolu de l'histoire – intéressant seulement à ce titre ? Parler

– il le faut – *sans pouvoir* : sans que le langage trop puissant, souverain, ne vienne maîtriser la situation la plus aporétique, l'impouvoir absolu et la détresse même, ne vienne l'enfermer dans la clarté et le bonheur du jour ? Et comment ne pas en parler, alors que le vœu de tous ceux qui sont revenus – et il n'est pas revenu – a été de raconter, raconter sans fin, comme si seul un « entretien infini » pouvait être à la mesure du dénuement infini ?

Mon père : Berek Kofman, né le 10 octobre 1900 à Sobin (Pologne), conduit à Drancy le 16 juillet 1942. A fait partie du convoi n° 12, en date du 29 juillet 1942, convoi constitué de 1 000 déportés, 270 hommes et 730 femmes (entre 36 et 54 ans) : 270 hommes immatriculés 54153 à 54422, 514 femmes sélectionnées pour le travail immatriculées de 13320 à 13833, 216 autres femmes ayant été immédiatement gazées. C'est écrit, là, dans le mémorial de Serge Klarsfeld^[a] : avec ses colonnes de noms interminables, son absence de pathos, son dépouillement, la « neutralité » de ses informations, ce mémorial sublime vous coupe le souffle. Sa voix « neutre » vous interpelle obliquement ; dans sa pudeur extrême, elle est la voix même du malheur, de cet événement où a sombré toute possibilité et qui a fait subir à toute l'humanité une « atteinte décisive qui ne laisse plus rien intact ⁸ ». Cette voix

laisse sans voix, vous fait douter de votre bon sens et de tout sens, vous fait suffoquer en silence. Le « silence comme un cri sans mots ; muet, pourtant criant sans fin⁹ ».

TABLE

Paroles suffoquées	7
<i>Notes</i>	83
Les « mains » d'Antelme. Post-scriptum à <i>Paroles suffoquées</i>	95
[Écrire sans pouvoir]	103
[« J'ai écrit en même temps sur Auschwitz et sur le <i>Witz</i> »]	113
•	
Comment s'en sortir ?	127
<i>Aporie</i>	
Poros, fils de Métis	133
L'océan du discours	141
Merveilles	147
Pièges	151
La double aporie	157
Aporia, Pénia, Poros et Éros.	171
Prométhée, premier philosophe	181
Méthode et chemin	201
<i>Cauchemar</i>	207

•

Témoigner en philosophie ?

Quand *philosopher* conjugue la parole dans le texte

par Isabelle Ullern

<i>La voix du témoin survivant dans le texte philosophique</i>	223
<i>Construction d'une écriture « mixte » dans la prose philosophique</i>	227
<i>Philosopher comme passage à l'acte d'écrire (en première personne)</i>	231
<i>La parole du témoin survivant : lamentation et colère</i>	238
<i>Un certain contexte des années entourant l'élaboration des deux essais</i>	241
<i>Genèse des deux essais</i>	243
<i>Propositions philosophiques</i>	246
<i>Éditions originales et sources</i>	249
<i>Remerciements</i>	254

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en septembre 2025
dans les ateliers de Normandie Roto Impression S.A.S. 61250 Lonrai
N° d'imprimeur : 00000. Dépôt légal : octobre 2025

Imprimé en France